

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 126 — Samedi, 2 octobre 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



BULGARIE. — RETOUR DU PRINCE ALEXANDRE : LE PRINCE EST PORTÉ EN TRIOMPHE PAR LES OFFICIERS, A RUSTCHUK

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 octobre 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — La cathédrale de Montréal, par L. d'Arras. — Théâtres et amusements. — La mode pratique, par Cousine Jeanne. — La laideur. — Les sociétés secrètes en Chine, par Daniel Arnauld. — Le plus grand des amours, par Zari. — La fontaine du parricide, par le comte Galant de Lokeille. — Choses et autres. — Rébus. — Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES : Bulgarie : Retour du prince Alexandre. Le prince est porté en triomphe par les officiers, à Rustchuk. — La cathédrale de Montréal. — La punition des traîtres en Chine. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## VINGT-NEUVIÈME TIRAGE

Le vingt-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de septembre), aura lieu lundi, le 4 octobre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



DE mon temps.

Oui vraiment.

Tout allait bien mieux qu'à présent.

Nos grands mères l'ont dit bien souvent, nos mères le pensent, et peut-être le diront nous à notre tour.

On est tenté de croire en effet que tout allait mieux autrefois, quand on entend les plaintes qui s'élèvent de toutes parts, quand on voit le travail s'organiser pour lutter contre le capital et, que partout et toujours on est assourdi de murmures et de récriminations.

Pour moi, je vous le dis franchement, je crois que tout allait aussi mal jadis qu'aujourd'hui et, sans être un grand admirateur des sottises que je vois tous les jours, si j'avais à me prononcer, je serais tenté de donner la préférence à notre époque.

C'est sans doute un effet d'habitude.

Je me suis fait aux choses modernes : les chemins de fer m'ont habitué aux accidents ; le télégraphe, aux fausses nouvelles ; les traités de paix, à la guerre ; la politique, aux mensonges ; les socialistes, à la dynamite ; les épiciers, au mauvais café ; les remèdes, à la maladie ; mes créanciers, aux réclamations ; mes débiteurs, aux oublis ; la Bourse, aux cracks ; les marchands de tabac, aux cigares infumables ; les restaurateurs, au mauvais vin ; les amis, aux trahisons ; les académiciens, à la prose indigeste ; les ministres, à l'incapacité ; les notaires, aux protêts ; les avocats, aux procès ; les huissiers, aux saisies ; les hôteliers, aux poisons ; la lumière électrique, à l'obscurité ; les pompiers, aux incendies ; les gardiens de la paix, aux coups de revolver .....

Vous pouvez ajouter cent lignes.

Bref, tout compte fait, il me serait très pénible de renoncer à toutes ces vieilles habitudes, pour en contracter d'autres qui ne me procureraient peut-être pas autant de jouissances.

Et puis, je le répète, on n'était pas plus heureux, il y a deux ou trois cents ans, que de nos jours.

\*.\* En feuilletant hier notre histoire, mon attention a été attirée par le passage suivant.

C'est un extrait d'une lettre du marquis de Denonville, alors gouverneur de la Nouvelle-France :

"Je dois rendre compte à monseigneur, écrivait-il au ministre, en 1686, de l'extrême pauvreté de plusieurs familles, qui sont à la mendicité, toutes nobles ou vivant comme telles. La famille de Saint-Ours est à la tête. Il est bon gentilhomme du Dauphiné, (il était parent du maréchal d'Estades), chargé d'une femme et de dix enfants. Le père et la mère me paraissent dans un véritable désespoir de leur pauvreté. Cependant les enfants ne s'épargnent pas, car j'ai vu deux grandes filles couper des blés et tenir la charrue."

M. de Denonville cite plus loin, les Linctot, les d'Aillebout, les Dugué, les Boucher, les Chambly, les d'Arpentigny, les Tilly. La femme et la fille de ce dernier labouraient aussi la terre.

Vous voyez que la situation n'était pas bien gaie parfois, mais que le courage des femmes était à la hauteur de l'épreuve et que les mains les plus nobles ne reculaient pas devant le travail.

Il est bon de rappeler ces choses afin de prouver une fois de plus que le bon vieux temps que l'on vante trop souvent, comme une époque d'abondance et de richesses, n'était pas plus doux que le nôtre.

\*.\* Alors, comme aujourd'hui, on demandait surtout des cultivateurs pour coloniser.

C'est le même marquis de Denonville qui recommandait au ministre d'envoyer de bons paysans, "qui mettent la main à la hache et à la pioche," pour ouvrir les terres.

La même idée avait du reste déjà guidé le grand Colbert dans ses projets de colonisation, mais quand, en 1663, il arriva en Canada cent cinquante nouveaux colons, on constata avec peine que la plupart étaient "des jeunes gens, clercs, écoliers ou autres de cette classe, dont la meilleure partie n'avait jamais travaillé," dit une relation de l'époque.

On voit donc que toujours on a eu grand peine à décider des cultivateurs français à quitter leur pays pour aller s'établir au loin.

Actuellement encore, à une époque où l'agriculture souffre tellement en France, que les terres rapportent à peine deux pour cent dans certaines régions, on ne peut convaincre les fermiers qu'il serait plus avantageux pour eux de venir au Canada.

Bien que cette obstination ne soit pas faite pour nous plaire, puisque nous voyons toujours avec plaisir nos cousins d'outre-mer venir se fixer chez nous, nous aurions mauvaise grâce à les blâmer, car ils nous donnent une leçon dont nous devrions profiter et un exemple à suivre.

Le cultivateur français est attaché à sa terre, au sol, à sa patrie, et il est presque impossible de l'en arracher.

Pouvons-nous en dire autant des nôtres, quand nous constatons chaque année que des habitants vendent ou abandonnent leurs champs, pour aller végeoter et souvent mourir de misère dans les faubourgs de Montréal ou dans les centres manufacturiers des Etats-Unis !

\*.\* Si cela continue, il sera difficile de trouver bientôt dans toute la ville de Belfast un seul citoyen qui n'ait pas été arrêté.

La chose me semble tellement devenue à l'ordre du jour, que tous les soirs, en ouvrant les journaux, je cours aux nouvelles télégraphiques afin de voir combien on a fait d'arrestations la veille.

Quand aux têtes cassées, on ne les compte plus.

Un détail à remarquer dans les dépêches, c'est qu'après avoir relaté les troubles de la journée on annonce invariablement qu'à minuit l'ordre régnait dans la ville.

Dame ! il faut reconnaître qu'après avoir employé tout le jour à se battre, on a bien gagné de se reposer à minuit, quitte à recommencer le lendemain.

La solution du problème de la pacification de l'Irlande est toujours remise à plus tard, par suite de l'obstination de l'élément anglais.

Comme Hernani à don Carlos, il dit à l'Irlandais :

... La race, en moi, poursuit en toi la race !

Mais Hernani était proscrit, était traqué partout, et Charles Quint eut le courage d'être clément.

Là-bas les rôles sont renversés, mais la haine est plus terrible encore !

\*.\* L'oppression continue, sans trêve, ni relâche, a fait naître des sociétés secrètes en Irlande, comme la tyrannie des Russes en a fait surgir autrefois en Pologne, comme on en a vues en Vénétie, sous le joug autrichien, comme on en verra toujours dans tout pays opprimé.

C'est à ce propos que Sa Grandeur, Mgr Bartholomew Woodlock, évêque d'Ardagh, a adressé dernièrement un mandement à ses ouailles.

"Dieu seul, s'écrie Sa Grandeur, peut dissiper ces nuages et apaiser cette tempête. Mais exhortons notre peuple opprimé à être encore patient, tout en employant tous les moyens légaux de se protéger, et nous avertissons ses oppresseurs du compte qu'il doivent rendre à Dieu."

Elle conjure alors les fidèles d'observer la loi divine de la charité, mais les met en garde contre les principes révolutionnaires des sociétés secrètes.

"Chaque crime, dit-il, sera employé comme argument par les ennemis de l'Irlande pour refuser de lui accorder ses droits."

Ces paroles sont très justes, et c'est bien pour exploiter les fautes des Irlandais que le marquis de Salisbury les pousse à en commettre tous les jours.

\*.\* Voici une des choses les plus fortes que j'ai jamais vues.

Je vous ai dit un mot dernièrement de la formation d'une compagnie anglaise, dont le but est l'exploitation de l'île d'Anticosti, et j'ajoutais, à ce propos, que le projet était considéré par ceux qui connaissent cette terre désolée comme un attrappe nigauds des mieux réussis.

Plusieurs journaux en ont parlé et ont prévenu les personnes qui désiraient prendre des actions dans cette affaire, de prendre des renseignements positifs, avant de lâcher leurs écus.

C'était un bon conseil qu'on leur donnait gratuitement et il semble avoir été suivi, puisque des délégués ont été envoyés sur les lieux.

Mais c'est le rapport de ces explorateurs qui est curieux !

Il paraît qu'ils vont déclarer aux actionnaires de la compagnie qu'ils sont absolument satisfaits du résultats de leur visite, et que la réalité dépasse encore les déclarations du prospectus.

Ils parlent de la croissance merveilleuse de la pomme de terre dans l'île d'Anticosti, etc, etc.,

Voilà des gens bien renseignés !

Moi qui n'ai été chargé d'aucune mission, je me suis trouvé dernièrement avec un gardien de phare, un Canadien, qui vit dans l'île depuis plus de dix ans, et qui je crois, en sait plus long que ces délégués.

Il m'en a dit de belles sur l'Eldorado que veulent coloniser les cockneys !

Après tout, cela ne me regarde pas, qu'ils jettent donc leur argent à l'eau s'ils le veulent, mais, quand aux patates de l'île d'Anticosti, je ne leur conseille pas d'en manger trop.

\*.\* Un joli pays à habiter aussi, c'est l'Espagne, et en particulier Madrid, la capitale, dont le climat a été décrit en peu de mots ; "Trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer."

Les Espagnols, comme tous les autres peuples du reste, ne sont jamais contents de leur gouvernement, mais ils se distinguent des autres par leur amour des révolutions.

Je vous en signale d'ordinaire une ou deux par an, mais j'en oublie souvent.

Il vient d'en éclater encore une la semaine dernière.

Trois régiments, après avoir battu leurs officiers,

se sont répandus dans la ville en criant : " Vive la République " — il fallait bien crier vive quelque chose — ont tué un général, un colonel et quelques autres personnes, puis... se sont grisés.

On les a arrêtés, les officiers qui ont pris part au mouvement ont été condamnés à mort, les soldats ont été envoyés au bagne et tout a été dit.

Deux heures après, tout le monde criait : " Vive la Reine ! "

Le président du Conseil des ministres, Senor Martos, ne s'est pas ému de l'aventure et a déclaré que l'émeute n'avait rien à faire avec la politique, mais qu'elle avait un caractère purement financier et qu'elle a été inspirée et fomentée par des spéculateurs à la Bourse.

C'est très possible, mais alors ce sont les spéculateurs qu'on aurait dû condamner à mort.

\*.\* Ah ! la Bourse, une belle invention, un joli nid à ruine !

Vendredi dernier, nous avons eu un crack à Montréal, nous ne nous refusons rien, comme vous voyez. C'était un petit crack si vous voulez, mais enfin ! pour une colonie, ce n'est pas mal.

Depuis deux mois, les actions montaient, montaient si haut, qu'on les perdait de vue.

Les haussiers jubilaient, mais les baissiers, tout en faisant triste mine, murmuraient dans leur barbe : " Attendons le crack, le crack viendra. "

Et le crack est venu un beau matin.

Tout à coup, sans dire gare, les actions qu'on avait élevées avec tant de hardiesse, se sont écroulées comme les colonnes de dominos que bâtissent les enfants et ont formé de nombreuses ruines.

Des valeurs ont baissé de 6, 8, 15, jusqu'à 33 pour cent !

Ce qu'il y a de plus malheureux dans cette affaire — si toutefois on peut plaindre des spéculateurs — c'est que ce sont en général les petites fortunes qui ont été le plus éprouvées.

Si, au moins, cela pouvait servir de leçon aux joueurs !

\*.\* C'est bien à tort que l'on dit souvent : " Belge comme une oie, " car les Belges ne sont pas sots, tant s'en faut.

Uu Bruxellois, M. Bulc, vient de le prouver en construisant un théâtre qui évite aux spectateurs le double inconvénient d'être écrasés ou rôtis.

La salle, la scène et le rideau sont entièrement en fer. Tout corps inflammable a été banni avec soin de la construction.

Si cependant, par impossible, le feu venait à prendre par suite de circonstances imprévues, l'architecte a tout disposé pour rendre la fuite des plus facile.

De chaque côté du bâtiment, s'avancent sur la rue des balcons en fer, qui forment comme les étages superposés d'une pagode chinoise ; c'est-à-dire que, à la rigueur, on peut se laisser glisser d'un balcon sur l'autre et arriver ainsi dans la rue, chaque plate-forme avançant de trois pieds au moins sur la plate-forme supérieure.

A la moindre alerte, on n'a qu'à se transporter sur le balcon, où l'on se trouve en toute sûreté.

Ces terrasses, balcons ou plate-formes, comme on voudra les appeler, constituent une sorte d'ornementation qui a un cachet spécial.

Que de catastrophes évitées en adoptant ce système de construction.

\*.\* Pour une bonne idée, voilà une bonne idée ! Et c'est un Anglais qui l'a trouvée !

Tom Rawdon, riche négociant, de Londres, vient de célébrer ses nocces d'or... avec la presse.

Cet excellent homme, abonné fidèle depuis cinquante ans de plusieurs journaux, a offert aux rédacteurs de ces feuilles un magnifique banquet, au cours duquel il a porté un toast chaleureux à ses invités, en déclarant que, pendant un demi-siècle, la lecture des journaux avait été la plus agréable distraction de sa longue existence.

A la bonne heure, voilà un abonné reconnaissant ; non que le dîner soit en lui-même chose bien extraordinaire, mais le procédé est original et délicat.

Les lecteurs devraient adopter cette coutume de faire connaissance avec les rédacteurs des jour-

naux qu'ils reçoivent, mais, par exemple, je leur conseillerais de commencer un peu plus tôt que ce brave M. Tom Rawdon.

Il faudrait débiter par les nocces de bois. Mais, j'y pense, si les abonnés du MONDE ILLUSTRÉ se mettaient en tête de m'inviter tous, dans deux ans et demie, c'est-à-dire aux nocces de bois de notre journal, cela me ferait près de sept mille dîners !

C'est trop ! non, n'y pensons plus !

\*.\* Je vous ai promené un peu partout, mais c'est la faute des événements et des anecdotes.

Tout ceci m'a convaincu de la vérité de cette étonnante réflexion qu'un Montréalais faisait dernièrement : " Je ne crois pas, disait-il, qu'il existe d'endroit où il se passe autant de choses que dans le monde. "

Raide, n'est-ce pas ?

*Leon Lalum*

## LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL

(Voir gravure)

**V**oici quelles sont les dimensions de la cathédrale de Montréal en voie de construction depuis une dizaine d'années.

A l'extérieur, 333 pieds de longueur ; à l'intérieur, 295 pieds de longueur ; entre les murs latéraux, dans la partie la plus large, 120 pieds de largeur ; entre les murs latéraux, dans la partie la moins large, 114 pieds ; dans le transept, à l'extérieur, 222 pieds ; dans le transept, à l'intérieur, 216 pieds ; dans la partie la plus large de la grande nef, 44 pieds ; la façade du portique, 176 pieds ; largeur du portique, 30 pieds.

A part certaines modifications à l'intérieur, dans les murs latéraux et le toit, la cathédrale de Montréal est une imitation de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Le portique, les dômes et tout l'intérieur représentent aussi fidèlement que possible le Saint-Pierre de Rome.

Voici maintenant les dimensions de Saint-Pierre de Rome : La basilique a environ 700 pieds de longueur ; la grande nef, 82 pieds de largeur ; on compte 500 pieds, du sol au sommet de la coupole ; les piliers de la coupole ont environ 60 pieds de diamètre ; le portique, 400 pieds de longueur ; l'escalier extérieur du portique a 22 degrés.

La première pierre fut posée par Jules II, le 18 avril 1501, et les travaux de construction ont duré cent ans.

Les dimensions de la cathédrale de Montréal sont à peu près la moitié de celles de la basilique de Saint-Pierre de Rome.

Le choix des plans de la cathédrale de Montréal a été vivement commenté.

On aurait pu, en effet, au lieu de s'en tenir à une copie de la basilique sans rivale de Saint-Pierre de Rome, demander un concours parmi les architectes canadiens-français et produire par cela même, une œuvre originale, typique de l'architecture nationale.

Quoique l'on fasse, on n'aura jamais à Montréal qu'une imitation, dont la comparaison ne sera pas à l'avantage de notre ville.

Mais, ce sont là des réflexions inutiles maintenant, et loin de vouloir enrayer en quoi que ce soit le mouvement, nous ne pourrions jamais trop engager nos concitoyens et tous les catholiques du diocèse, à compléter l'œuvre commencée.

Nous croyons que, quand le moment viendra de décorer la cathédrale, on fera appel aux peintres et aux sculpteurs du pays, car ce sera une occasion unique de donner aux beaux arts une impulsion, dont le résultat sera un progrès sérieux.

Il ne s'agira plus de faire en petit ce que les architectes romains ont fait en grand, mais de produire une œuvre nationale qui donnera la mesure de la valeur de nos artistes.

Le but est assez grand, pour que peintres et sculpteurs s'élèvent à sa hauteur, et peut-être ne serait-il pas trop tôt d'y penser dès maintenant, afin de laisser aux artistes le temps de concevoir

et de mûrir l'idée qui devra présider à l'exécution des toiles, des fresques, et des statues qui orneront les murs que l'on vient d'élever.

Le dessin que nous publions aujourd'hui est de M. W. Décarie, artiste de grand talent, dont la réputation grandit tous les jours.

L. D'ARRAS.

## THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

### ACADÉMIE DE MUSIQUE

" Mikado " tient l'affiche cette semaine à ce théâtre.

Cet opéra a été représenté à Montréal avec trop de succès pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge.

Nous dirons tout simplement que notre public fait encore fête aux excellents artistes qui composent cette troupe.

### THÉÂTRE ROYAL

" Storm Beaten, " grand drame scénique, fait les délices des habitués de ce théâtre.

Ses superbes décorations et ses toiles peintes d'après nature poussent à l'admiration, et ses situations dramatiques qui se succèdent à tire-d'ailes empoignent le spectateur qui bisse chaque scène avec passion.

## LA MODE PRATIQUE

### LE MAILLOT—CULOTTE DES BÉBÉS

Le nouveau-né est heureux quand il est nu. Ses mouvements, ses rires, pendant qu'on le " change " expriment assez sa satisfaction. Aussi a-t-on compris son innocent langage et complètement délaissé l'antique maillot qui avait, entr'autres inconvénients, ceux de déformer ses victimes, de leur occasionner de douloureuses irritations, et de les condamner à une position immuable qu'aucune grande personne ne supporterait.

Aujourd'hui, on a adopté généralement la mode anglaise, le lange ou maillot-culotte, cent fois plus sain que l'ancien, plus joli, plus commode, plus favorable au développement de l'enfant.

Cette pièce si capitale de la layette se compose tout simplement d'un carré de flanelle monté sur une ceinture et boutonné devant, à la taille. La partie inférieure qui doit être ramenée entre les jambes et rattachée également avec des boutons sur le ventre, est échancrée de chaque côté, de manière à former une espèce de petite culotte laissant au bébé la liberté de ses membres et offrant à la nourrice toutes les facilités pour les soins de propreté.

La couche doit être pliée en triangle. Les pieds sont chaussés de bas et de bottes en laine tricotée, en attendant qu'ils soient assez forts pour supporter les souliers.

L'usage des brassières tricotées est aussi préférable à celui du piqué. Il convient de rechercher la souplesse dans tous les vêtements du premier âge. C'est pourquoi il faut absolument confectionner la layette avec du linge déjà fatigué.

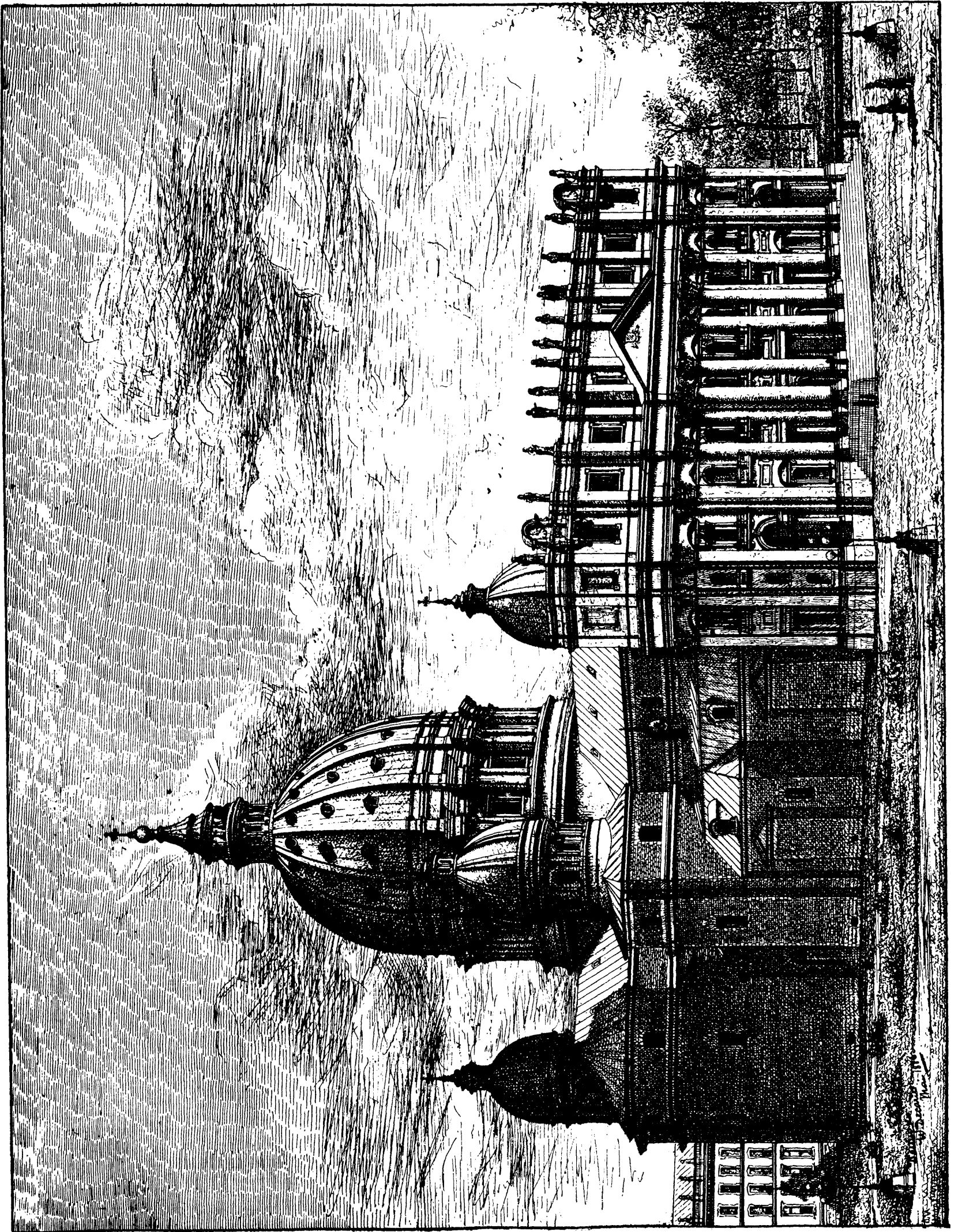
COUSINE JEANNE.

**La laideur.** — Existe-t-il d'irréremédiables laideurs ? les traits sont-ils la figure ; ou bien est-ce l'âme ? Voici un visage disgracieux : ôtez-lui l'intelligence, il est hideux ; vous vous détournez pour ne pas le voir. Introduisez sous ce masque une idée ; l'étincelle brille, vous le regardez sans effort. Animez le d'un sentiment noble ; la flamme jaillit, vous le contemplez saisi d'un irrésistible attrait.

Que l'amour, un amour pur, jette sa lumière sur ce visage (ne vous moquez pas), je vous dis que ce visage deviendra beau. Oui, il y a telle heure unique, peut-être dans toute une vie, où le plus laid devient beau : heure de forte passion, heure d'élévation souveraine ; une heure où l'âme a régné. Et si cette âme est belle, belle a été sa figure.

Les auteurs dramatiques ressemblent à l'air, ils ont horreur du vide.—ERN. LEGOUVÉ.





LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL. — DESSIN DE M. W. DÉCARIE. — PHOTO-GRAVURE PAR ARMSTRONG

DANS L'EXTRÊME-ORIENT

## LES SOCIÉTÉS SECRÈTES EN CHINE

Yô-Chéou voulait devenir riche. Il maudissait son sort. Sans aucun bien, n'ayant point de métier, il en était réduit à servir les maçons et à leur porter l'eau et l'argile. S'il pouvait se rendre les dieux favorables ! mais il n'avait même pas de quoi acheter un peu d'encens ; il en était réduit à leur offrir des boulettes de terre...

Il apprit, par hasard, que le vieux et riche Tou-Fou se désolait de n'avoir pas d'enfant. Il alla lui proposer de lui en acheter un, lorsqu'il rencontra dans la rue ou au marché un de ces pères qui vendent les leurs. Tou-Fou accepta et donna quelque argent, promettant une belle somme s'il avait lieu d'être satisfait du négociateur.

Voilà Yô-Chéou en campagne. Justement un malheureux bachelier revenait à Tsi-Lan, de la capitale, où il avait échoué dans son examen. Il traînait après lui sa femme et son fils. Yô-Chéou les aperçut arrêtés devant la porte d'un marchand de vin qui, en ouvrant sa boutique, avait versé trois tasses de vin avec l'intention de les offrir au premier indigent qui se présenterait, afin que cette aumône lui portât bonheur.

A la vue du pauvre petit, qui semblait être une charge pour ces gens si dénués de tout, Yô-Chéou n'hésita pas à proposer au père de le lui vendre. Le bachelier tint conseil avec sa femme et la proposition fut acceptée, malgré les supplications et les larmes de l'enfant.

L'intrigant Yô-Chéou conduisit le fils du bachelier au riche vieillard ; mais celui-ci venait d'être frappé d'apoplexie ! Alors, Yô-Chéou se mit à la recherche des parents avec l'intention de rompre le marché. Il les chercha en vain pendant trois jours, et enfin, voulant se débarrasser de l'enfant, il le mena dans un cimetière. Mais l'enfant pleurait et criait ; alors, dans un mouvement de colère furieuse, Yô-Chéou l'avait frappé si brutalement, que la chétive créature était morte sous les coups.

Des mendiants, établis en quelque sorte à demeure dans ce cimetière, et qui vivaient d'aumônes, révoltés d'un pareil acte, portèrent une plainte à la police contre Yô-Chéou, qu'ils connaissaient. Celui-ci fut mis en prison.

Le jour où l'accusé fut amené devant les juges, aucun de ces mendiants, appelés en témoignage, ne se présente. On les chercha en vain partout.

Qu'étaient-ils devenus ? Ils avaient dû quitter la ville. Sans doute leur silence avait été acheté.

Yô-Chéou montrait une grande assurance et une parfaite tranquillité. Faute de preuves, il fut acquitté.

Quelle protection mystérieuse s'étendait donc sur cet homme, si peu digne d'intérêt par lui-même ?

Trois mois avant ces faits, Yô-Chéou avait été admis dans une de ces sociétés secrètes plus nombreuses en Chine que dans aucun pays. Elles y recrutent des adhérents dans toutes les classes. Yô-Chéou connaissait un affilié d'un des *houi* (ou

hoé) de la ville — c'est le nom de ces sociétés secrètes ; il lui dit son désir, et il fut inscrit sur le livre des postulants.

Le jour de l'initiation arriva.

Il y avait plusieurs noms inscrits sur le registre. Les membres du *hoé* s'assemblèrent dans le local de leurs réunions. A la porte d'entrée de la salle se tenaient deux hommes armés d'épées et vêtus de riches habits de soie ornés de figures de dragons, d'oiseaux, etc. On remit à chaque candidat une demi-douzaine de bougies allumées, de l'espèce particulière qu'emploient les Chinois dans leurs fêtes ; puis l'introduction eut lieu. Les candidats se présentèrent deux à deux à la porte, le bras nu, et la queue libre sur les épaules. Selon les prescriptions, ils s'avançaient l'échine courbée. Les gardes posèrent à chacun d'eux les questions suivantes :

— Que désires-tu en entrant dans le *hoé* ?

— Devenir l'un de tes frères.

— Qui t'a dit de venir ?

— Je suis venu de mon plein gré, personne ne

Le prêtre dit alors : " Je vais maintenant vous lire les règles de notre société.

" Vous ne révélez rien de ce qui se passe dans nos réunions — si ce n'est à un frère.

" Vous n'offenserez point la femme, la fille, la parente d'un frère.

" Vous ne nuirez point à sa réputation ; vous ne troublez en aucune manière sa tranquillité.

" Si vous enfrez l'une ou l'autre de ces règles, vous aurez à vous présenter devant le *hoé* pour y être puni, et vous n'irez sous aucun prétexte vous plaindre à la police ou à la cour suprême. Le *hoé* à l'autorisation de vous fustiger ou de vous imposer tel autre châtement qu'il lui plaira.

" Si vous vous rendez coupable d'un crime sérieux, tel qu'un meurtre, un vol, etc., nous n'aurons plus rien de commun avec vous. Vous serez chassé du *hoé*, et aucun frère ne vous recevra chez lui.

" Si un frère commet un crime très grave, vous ne témoignerez pas contre lui, mais aussi vous n'interviendrez pas en sa faveur auprès des officiers de justice et vous ne les empêcherez pas de l'arrêter.

" Si un frère coupable est pris par la police, vous n'aidez point à l'arrêter. Mais si le frère est innocent, vous ferez votre possible pour le délivrer."

Disons, avant d'aller plus loin, que c'est en vain que les sociétés secrètes prétendent ne point prêter assistance aux coupables ; on vient de voir comment, grâce à leur protection, Yô-Chéou s'était tiré des mains de ses juges. Quand un " frère " commet un crime, il réussit assez aisément à se disculper devant le *hoé*, dont les membres sont tous disposés à le trouver innocent. Les *hoés* et *kongsi* (qui sont une autre sorte de société) interviennent parfois utilement en arrangeant les petits désaccords et en punissant les offenses légères ; mais quand il s'agit de crimes véritables, ces sociétés secrètes entravent l'action de la justice.

On a donc l'explication de l'impunité de Yô-Chéou : sa qualité de " frère " la lui valait.

Achevons la cérémonie de son initiation. On fit connaître aux néophytes les signes de reconnaissance de la société.

Le Thou-ah-Kôu, ou chef du *hoé*, prit la parole :

" Si vous êtes sur le point d'être attaqué dans la rue, dit-il, roulez votre manche droite autour de votre bras, ou la jambière droite de votre pantalon autour de votre jambe, ou levez votre bras droit au-dessus de votre tête avec les doigts écartés.

" Vous enroulez votre queue autour de votre tête et vous en rentrez le bout au-dessus de l'oreille droite ou derrière la tête, en laissant pendre le gland.

" Si vous faites un marché avec un individu et que vous vouliez savoir si cet individu est un frère, repoussez du dos de la main l'article que vous marchandez, dans le cas où le prix ne vous conviendrait pas ; si au contraire vous tombez d'accord sur le prix, prenez l'objet avec trois doigts de la main droite.

" Quand on salue le Thou-ah-Kou, on doit, de son pouce, toucher le sien. S'il s'agit d'un Ji-Ko, c'est son index que vous devez toucher avec votre pouce.

" En échangeant une poignée de main avec un frère, placez votre pouce sur le dos de sa main et votre index sur la paume.

" En entrant dans une maison, si vous voulez



La punition des traîtres.

m'a dit de venir.

— Pourquoi portes-tu ces bougies ?

— Je veux prier le *hoé* de m'admettre dans son sein ; je veux lui jurer que j'obéirai à tous ses ordres.

On fit alors entrer les candidats dans la salle où une table était servie devant une statue représentant la divinité. Debout, à gauche, se tenait un prêtre ou un individu qui en remplissait le rôle. A droite, on voyait le chef du *hoé*, ou Thou-ah-Kou, à côté duquel se trouvait le second officier, appelé Ji-Ko. Les membres ordinaires ou " frères, " s'étaient rangés de chaque côté de la salle.

Les candidats amenés au bout de la table se mirent en adoration, ce qui se fait en s'inclinant trois ou quatre fois avec les mains levées au-dessus de la tête. Chaque candidat déclara qu'il obéirait strictement à tous les ordres du *hoé*, et qu'il ne révélerait jamais rien de ce qu'il pourrait voir ou entendre.

vous faire reconnaître, enjambez le seuil du pied droit et levez les yeux au plafond."

Quelques autres indications furent en outre données aux nouveaux adhérents. Ainsi, un mouchoir noué au cou avec deux nœuds par devant et les bouts pendants, désigne un membre de la société. Des jonques se rencontrant en mer ont telle ou telle manière de placer leurs voiles et leurs pavillons pour indiquer à quel *hoé* elles appartiennent.

Après l'énumération de tous les signes de reconnaissance, chaque membre se piqua le doigt du milieu de la main droite et en fit couler quelques gouttes de sang dans un bol d'arack. Chaque candidat dut en faire autant. Le bol circula, chacun y trempa ses lèvres, et les candidats furent salués du titre de frères et reçurent une empreinte sur un morceau de soie.

Et voilà comment Yô-chéou put exercer impunément sa méchanceté et tenter de devenir riche par des moyens réprouvés.

En Chine, l'influence des sociétés secrètes est considérable et, pour tout dire, désastreuse. Aussi, le gouvernement de l'empereur sévit-il contre elle avec la plus grande sévérité. Les plus affreux supplices—et l'on sait s'il y en a dans le code chinois—sont réservés aux adhérents de ces associations. Il y a quelques années, quarante membres de la société du *Lys d'eau*, surpris dans une assemblée à Hong-Kong, furent pendus dans la huitaine.

Et l'on se rappelle les exécutions en masse auxquelles donnèrent lieu les répressailles des Taïpings. Ces Taïpings se fortifiaient par l'adhésion des sociétés secrètes. Parmi eux, il y avait des femmes et des enfants. Les prisonniers étaient réunis dans un espace découvert, et on lançait sur eux une troupe d'exécuteurs, le sabre nu.

C'est en quelque sorte une manie chez les Chinois de se former en associations constituées publiquement ou fonctionnant en secret. Les *honi* ou *hoé* se maintiennent de génération en génération, embrassant presque tous les hommes dans leur cercle d'activité. Les villes de la Chine n'ont peut-être pas un seul habitant, riche ou pauvre, bourgeois ou travailleur, qui n'appartiennent à un groupe sociétaire quelconque.

L'association dans ses diverses formes s'est retournée contre l'ordre public ; elle a pu le mettre en péril. On l'a bien vu lors de l'insurrection des Taïpings.

Les Taïpings représentaient une évolution dans le développement national ; ils n'ont pas été soutenus jusqu'au bout par l'opinion publique, parce qu'ils s'étaient lancés avec trop de hardiesse.

C'est en 1848 que commença la révolte, d'abord simple querelle du culte, suscitée par un maître d'école, et bientôt après guerre civile dans laquelle les passions religieuses, les intérêts et les haines des classes entrèrent en lutte.

Tandis que la grande insurrection fanatique était arrivée jusqu'à Nankin, où s'intronisait l'usurpateur qui s'était d'abord présenté comme un Dieu et se contentait du rôle plus humble d'empereur, des insurgés, appartenant à la société du *Poignard* (ou *des Petits Sabres*), animés du seul désir de piller, envahissaient des villes opulentes et les frappaient d'un impôt de guerre. C'est ainsi que, en 1853, cinq cents affiliés à la société du *Poignard*, renforcés par des voleurs et des brigands, pénétrèrent dans Chang-Hai, après avoir assassiné la troupe qui gardait une des portes de la ville. Ils envahirent et saccagèrent les hôtels des principaux mandarins, ne rencontrant du reste qu'une faible résistance.

L'insurrection avait beaucoup de chance de triompher, lorsque les Européens vinrent en aide à la dynastie mandchoue, en créant des corps francs, soutenus par des troupes régulières anglo-françaises. Très habilement, les Taïpings faisaient toutes sortes d'avances aux missionnaires. Ils avaient mis la Bible au rang de leurs livres sacrés, et même offert une place dans leur gouvernement aux chrétiens étrangers ; mais les Occidentaux résidant en Chine firent passer avant tout les intérêts de leur commerce, et grâce à eux le souverain mandchou put reconquérir la totalité de ses Etats.

Les alliés de l'empereur reprirent rapidement aux Taïpings tous les points stratégiques ; les soldats chinois achevèrent l'œuvre et exterminèrent les affamés devenus brigands par misère et qui,

sous le nom de Nienfei, ravageaient les campagnes.

L'unité de l'empire fut rétablie, mais la restauration de l'ancien ordre de choses n'est qu'apparente. Les diverses sociétés secrètes travaillent dans l'ombre, et surtout la société du *Lys d'eau*, celle du *Thé pur*, celle de la *Triade*, dans laquelle la préséance est fixée par l'époque de l'affiliation, les plus anciens devenant par cette disposition les premiers et les chefs.

Il y a en outre bien d'autres sociétés secrètes aux noms encore inconnus. Toutes ont pour but avoué le renouvellement politique et social de la Chine ; mais la plupart cachent sous les grands mots de réforme et de liberté la convoitise de leurs affiliés et leur âpre désir de trouver leur satisfaction dans un bouleversement de l'empire.

DANIEL ARNAULD.

## LE PLUS GRAND DES AMOURS

ELLE a dix ans. Des cheveux bruns tombent en lourde masse sur ses épaules ; quelques-uns voltigent sur son front enfantin, dont ils laissent voir les contours harmonieux. Sur la joue fraîche et rose, une petite fossette s'aperçoit à chaque instant, car un rien fait rire l'enfant.

Elle est habillée d'une robe de velours bleu foncé que dépasse une fine broderie, ses bas de soie sont grenat, sur de petits souliers en peau de daim s'épanouit un nœud rouge.

Assise près du foyer sur un tabouret, aux pieds de sa mère, elle joue avec le chat blanc qui fait patte de velours ; tout à coup, levant ses yeux noirs pleins d'une tendre gaieté, elle dit :

—Mère, vois-tu, quand je serai grand...  
—Que feras-tu ?  
—Je t'aimerai encore plus... puis...  
—Puis ?  
—Je serai toujours ta fille chérie...  
—Certainement.  
—Je sais bien ce que je veux dire, moi...  
—Et tu veux dire ?  
—Que je n'aimerai jamais que toi et mon papa... jamais, jamais !...

\*.\*

Elle a vingt ans.

Il est minuit, tous les bruits sont éteints. Sur la haute cheminée, deux candélabres d'argent sont allumés. D'anciennes tapisseries d'Orient couvrent les portes, leurs plis s'étendent encore sur le tapis moelleux.

Des roses blanches dans une coupe de lapis envoient un parfum pénétrant.

Sur une table de cristal incrusté d'argent, sont amoncelés les présents offerts à la jeune mariée.

Elle, assise sur un coin du canapé de satin vert, enveloppée d'un peignoir de laine blanche à flocons de soie, appuie sa belle tête rêveuse au coussin.

Ses cheveux sont relevés en gros nœud tordu, son visage est légèrement pâle ; le regard de la jeune femme est tendre et inquiet tout ensemble.

Une portière s'est soulevée.

C'est lui !

—Bonheur ineffable, pensait-elle, rien au-dessus de toi !

\*.\*

Deux ans plus tard.

Le soleil est déjà haut, mais dans la serre que recouvrent d'élégantes toiles, il fait frais.

Au milieu des mousses et des fleurs, entre deux palmiers, est suspendu un tout petit hamac indien brodé de plumes d'oiseau-mouche, un bel enfant y est couché, il dort.

Elle, debout, regarde ce trésor, son bien ; ses doigts donne de temps à autre une légère impulsion à la corde qui suspend la petite nacelle aérienne.

Le visage rayonnant, elle attend le réveil ; ce réveil où s'ouvriront subitement les doux yeux bleus comme s'épanouit sous un rayon la pervenche au bois ; où les petits bras tendus, le sourire à la bouche, l'enfant, en la voyant, dira : maman !

Et elle murmure :

—Tu es ma vie, enfant adoré ! l'amour que tu

m'as fait connaître a pris mon être tout entier, il n'en est pas de plus fort !

\*.\*

On est au matin.

Tout est sombre pourtant, la neige couvre le sol ; au loin déjà retentit le tambour, le clairon sonne.

Elle va et vient dans la pièce.

Sa robe est de serge noire, sur sa poitrine est attaché un petit carré de drap blanc où brille la croix rouge de Genève.

Ses cheveux bruns sont légèrement argentés vers les tempes ; elle est encore belle, plus belle que jamais peut-être sous l'impression poignante et noble qui envahit ses traits.

Elle achève un sac de soldat, elle le soulève :

—Qu'il est lourd !

Un pas rapide se fait entendre.

Un jeune homme se précipite dans ses bras.

Ses cheveux châtain sont rejetés en arrière et découvrent son front d'ivoire ; ses yeux doux et fiers brillent de tendresse et de courage ; il a vingt ans.

Elle l'adore, elle est encore tout pour lui.

Le clairon sonne de nouveau.

Le jeune homme met le sac sur ses épaules larges et gracieuses.

Il s'approche encore d'elle, dont le regard ardent et tendre l'enveloppe tout entier :

—Mère ! mère adorée...

Il prend le fusil.

Encore le clairon...

—Va mon fils... fais ton devoir...

Leurs âmes se noient dans un dernier regard.

Il est parti.

\*.\*

Le plus grand des amours, c'est toi qui l'inspire à nos cœurs, toi, à qui la mère peut donner son fils, toi, Patrie !

## CONNAISSANCES UTILES

L'eau froide—et en abondance—appliquée convenablement avec assez de savon ou de perline est ce qu'il y a de mieux pour laver les planchers de cuisine. Les savonnures de chaudron rendent souvent le plancher grasieux.

Les lits et les oreilles de plume gagneraient beaucoup en fraîcheur et en diminution de pesanteur si on les laissait attraper une pluie battante chaque printemps. Après cela on les expose au soleil et à l'air, chaque côté, jusqu'à ce qu'ils deviennent parfaitement secs.

Ne vous servez jamais de camphre pour préserver votre butin contre les mites. Des morceaux de papier goudronné, déposés dans les boîtes à fourrages, offrent une bien meilleure protection. Pour cinq cents vous en achèterez assez pour garnir toutes les boîtes et portemanteaux d'une grande maison.

*Moyen de conserver les fleurs.*—Combien de fois, en cueillant des fleurs, n'avez-vous pas pensé avec chagrin que bientôt leur éclat allait se ternir et leurs feuilles flétries se pencher sur leurs tiges.

Les dernières fleurs de la saison résistent un peu plus longtemps que celles d'été, même lorsqu'on les conserve simplement dans de l'eau. Si on y ajoute seulement deux grammes de sel d'ammoniaque, on pourra les garder toute la semaine et si on prend le soin de les tremper dans une eau gommée parfaitement limpide et de les laisser bien soigneusement égoutter, on pourra jouir de leur fraîcheur bien plus longtemps encore.

**L'influence du Pape.**—La papauté a vu, en ces derniers temps, son influence s'affermir et s'accroître. La médiation du Pape dans l'affaire des fies Carolines, et surtout le rapprochement de l'empire d'Allemagne avec le Vatican, font voir que la papauté est une force qui n'est pas à dédaigner ! Si Léon XIII vit encore quelques années, il accomplira certainement de grandes choses. Comme tous les hommes de génie, il a un idéal supérieur vers lequel il tend avec toutes les forces de son intelligence. Son idéal, c'est de grouper autour de la papauté tous les bons éléments du monde, pour combattre le socialisme grandissant et refaire ainsi du Vatican l'autorité morale la plus respectée et la plus puissante de l'univers. Le prince de Bismarck poursuit à peu près le même but : grouper toutes forces contre la révolution, qui effraie non-seulement les souverains, mais encore tous ceux qui possèdent. Si ces deux souverains finissent par s'entendre—comme tout le fait croire, surtout depuis les derniers mouvements socialismes d'Angleterre, de Belgique, de France et d'Amérique, ce sera un événement considérable.



LA FONTAINE DU PARRICIDE

Il était par une triste soirée d'automne ; des nuages noirs pesaient sur la terre, et la foudre grondait au ciel. Un voyageur attardé suivait au pas de son cheval un petit chemin bordé d'aubépine et de noisetiers. Le voyageur était las, car un court manteau trempé de pluie descendait de ses épaules sur la croupe de son cheval, il glaçait tous ses membres en les comprimant. Par surcroît de malheur, le vent déracinait les arbres, et l'eau tombait comme si on l'eût versée à seaux. Le voyageur s'arrêta près d'une fontaine, se dépouilla de son humide manteau, et descendit un long sac de toile blanche qui était jeté en travers sur la croupe de son cheval.

Ce voyageur qui paraissait connaître les lieux, prit le chemin d'un vieux château, entraînant après lui le sac de toile à la lueur livide des éclairs.

Tous les mouvements de cet homme avaient quelque chose de brusque, d'inquiet et même de sinistre, qui étaient en parfaite harmonie avec le désordre des éléments. Il s'arrêtait de temps à autre pour écouter si quelque bruit de pas humains se faisait entendre dans la campagne, et l'on eût dit, tant il semblait importuné par l'épouvantable fracas du tonnerre, qu'il y avait pour lui une menace effrayante dans cet orage.

Ce fut vers un vieux puits, que se dirigea l'inconnu ; arrivé au bord, il écarta les ronces, plongea son regard dans l'ouverture, y jeta une pierre, et après avoir calculé le temps que la pierre avait mis à descendre au fond, il jugea que la profondeur devait en être énorme. Cette idée lui plut sans doute, car il dit tout haut, avec un mouvement de joie :

—C'est bien !  
Soulevant alors péniblement le sac, il se disposait à le précipiter dans l'abîme où nul regard d'homme ne l'eût découvert, lorsqu'une voix agonissante s'éleva tout à coup et fit entendre ce mot :

—Parricide !...  
Parricide ! répéta l'écho des ruines. Parricide ! redit tout bas avec horreur un jeune pâtre qui s'était réfugié sous un des arceaux du château gothique pour se garantir de la pluie.

Le meurtrier ouvrit les mains par un mouvement machinal, et le sac tomba lourdement dans les entrailles de la terre. Il écouta un instant, mais avec épouvante, car des gouttes de sueur froide baignaient la racine de ses cheveux, son regard était effaré comme s'il eût vu quelque spectre, et ses pas chancelaient comme ceux d'un homme ivre. Il remonta cependant à cheval, mais la tempête devint si horrible, qu'il n'osa quitter l'abri dangereux que lui offraient les arbres.

Le jeune pâtre, qui avait suivi de l'œil les mouvements désordonnés et l'action étrange de l'inconnu, avait eu plus d'un genre de peur pendant la durée de cette scène épouvantable, où le ciel semblait avoir pris lui-même un rôle effrayant... Nombreuses et ferventes avaient été les oraisons qu'il avait dites à Sainte-Barbe, afin d'échapper sain et sauf ; et ce fut du fond du cœur qu'il la remercia, lorsque le vent eut chassé vers d'autres contrées les lambeaux de nuages noirs qui venaient de vomir la foudre.

Voyant que le tonnerre ne se faisait

plus entendre qu'à de longs intervalles dans le lointain et que la pluie avait cessé, le jeune homme saisit son bâton de poirier sauvage et descendit le chemin creux qui conduisait à la fontaine. Il s'aperçut alors que la foudre était tombée sur les chênes qui environnent cette source, et, à son indicible surprise, il découvrit sous leurs branches touffues qui avait traversées la pluie, un cavalier enveloppé dans son manteau.

—Le parricide ! murmura-t-il avec la plus vive terreur, c'est fait de moi !

L'arbre sous lequel était l'assassin était précisément celui qui avait été foudroyé ; il brûlait encore, et la figure noire et immobile de l'inconnu se détachant du fond rouge de l'incendie, avait quelque chose d'inférieur.

—Si je m'enfuis, se dit le jeune pâtre, il croira que je l'ai épié là-bas, et les quatre jambes de son cheval auront bientôt dépassé les miennes qui ne sont pas trop assurées, et pour cause... je vais faire comme si je n'avais rien vu ; c'est plus prudent...

—Voilà une bien mauvaise nuit, monsieur, dit le jeune homme en ôtant son chapeau.

Le voyageur ne répondit rien.  
—Monsieur veut-il que je le reconduise au village ? ajouta le pâtre en se rapprochant.

Même silence.  
Il brandit son bâton devant le cheval pour voir si celui-là du moins donnerait signe de vie. Le cheval resta aussi immobile que s'il eût été sculpté en marbre ou coulé en bronze.

—Voilà qui est étrange, reprit le pâtre, est-ce que le cheval et le cavalier seraient tombés en syncope d'un commun accord ? Pardine, il faut que je m'assure de la chose.

Cela dit, il se hasarda à secouer l'effrayant voyageur par son manteau. Aussitôt il sentit pleuvoir autour de lui un nuage de cendre : le cheval et le cavalier n'étaient plus qu'un peu de poussière.

Dieu avait entendu le cri du père agonisant, et la foudre, prompt à obéir à Celui qui commande aux orages, avait tué le parricide.

LE C<sup>te</sup> GALANT DE LOKEILLE.

CHOSSES ET AUTRES

—La consommation des crayons de plomb aux Etats-Unis est estimée à 250,000 par jour.

—Les plumes d'autruche fraîchement cueillies se vendent en Californie de \$2 à \$8 chacune.

—Boston a 83 milles de rue et paie \$450,000 par année pour leur propreté. New-York a 350 milles de rues et paie douze cent mille piastres pour les tenir propres.

—Un journal de la Californie rapporte qu'en ouvrant sur sa table à manger un melon d'eau, un habitant de Santa Monica y a trouvé un gros serpent à sonnettes vivant.

—L'accroissement de l'église catholique romaine sur le continent de l'Amérique Septentrionale est un des plus remarquables événements de son histoire. Il y a cent ans, l'Amérique Britannique ne comptait qu'un seul évêque ; il n'y en avait qu'un seul aussi dans tous les Etats-Unis. Aujourd'hui, le Canada seul compte six archevêques et vingt-deux évêques, et les Etats-Unis ont douze archevêques et soixante-deux évêchés.

—On vient de découvrir, paraît-il, en Bolivie, une nouvelle pomme de terre qui produit quatre récoltes par an. Les Indiens appellent cette pomme de terre *papa pureka* et la regardent comme la plus farineuse de toutes. Les tiges sont nombreuses, dix à quinze par touffes, et sont couvertes, depuis la base, de jolies feuilles lisses, brillantes et du plus beau vert jaune. Les tubercules pèsent de 100 à 250 grammes et contiennent 20 pour cent de fécula et 72 pour cent d'eau.

FUMEZ LE CIGARE  
**DOCTOR**  
R. COURTEAU FRERES  
210 - RUE CRAIG - 210  
MONTREAL

**ARCAND FRERES**  
Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.  
**111, RUE ST-LAURENT,**  
MONTREAL

**VETEMENTS D'AUTOMNE !**  
Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture  
**British American Dyeing Company,**  
Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

**MAGNIFIQUES CHEVELURES**  
DAMES :—Si vous désirez avoir une superbe chevelure, ou si vous voulez ramener vos cheveux à leur couleur naturelle, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont., pour le secret.  
**ROUSSEURS. TACHES. MAUVAIS TEINT**  
Enlevez-les dans peu de jours, envoyez un timbre pour détails à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont.

**FAVORIS, MOUSTACHES**  
Pour informations nécessaires pour les faire pousser en quelques semaines, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont. (Dites que vous avez vu cette annonce dans le MONDE ILLUSTRÉ.)



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes  
ALLEZ CHEZ  
**A. NATHAN**  
71, St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents ; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacnistes. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.



**Avis aux Entrepreneurs**  
ON recevra à ce Bureau jusqu'à Vendredi le 8 Octobre prochain, inclusivement, des soumissions cachetées adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour Travaux au Port Arthur" pour la construction d'un prolongement au

**BRISE-LAMES**  
**PORT ARTHUR, (Baie du Tonnerre)**  
d'après les plans et devis, que l'on pourra voir en s'adressant à W. F. Davidson, écrivain, Maître du Havre, Port Arthur, et au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, où l'on pourra se procurer des formules de soumissions.

Les personnes qui désirent faire une soumission devront s'enquérir personnellement de la nature des travaux et exécuter et examiner la localité elles-mêmes.  
Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions ne seront prises en considération que si elles sont faites sur les formules imprimées fournies et portant leurs véritables signatures. Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque, fait payable à l'ordre de l'Hon. Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si la personne refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou si elle néglige de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.  
Par ordre,  
A. GOBEIL,  
Secrétaire.  
Ministère des Travaux Publics, }  
Ottawa, 10 Septembre 1886.

**LESAGE & AMIOT,**  
**Ingénieurs Civils et Sanitaires,**  
ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES  
**ET AGENTS D'IMMEUBLES,**  
No. 62, Rue Saint-Jacques,  
MONTREAL.

**\$100 DE RECOMPENSE**  
Cette récompense libérale sera donnée à chaque personne qui, étant atteinte de mal de tête, insomnie, maladie du foie, rhumatisme, dyspepsie ou constipation, prouvera qu'elle n'a obtenu aucun résultat sensible en buvant de l'EAU DE ST-LEON.  
**E. Massicotte & Frère, seuls Agents,**  
217, RUE ST-ELIZABETH  
(Téléphone No 810 A)

**MAGASIN DE L'UNION,**  
No 19, rue Saint-Laurent, 19  
Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.  
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.  
GAZENEUVE ARCHAMBAULT,  
Gérant.

**DR JOS. G. A. GENDREAU,**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

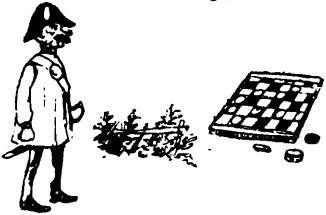
**VICTOR ROY**  
ARCHITECTE  
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

**LE VOLEUR,** journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le *Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 13, rue de l'Ancienne-Comédie.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80 Montréal.



## RÉBUS

J<sub>2</sub> IA

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :  
L'enseignement est un sacerdoce public

Liste des prix de I. MARTIAL, photo-  
graphe, coin des rues Saint-Laurent et La  
gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine  
Cartes de Visites : 75 centims la douzaine.  
Une visite est sollicitée.

MADEMOISELLE J. CHAMPAGNE, ci-  
devant du Grand Syndicat de la Puis-  
sance, informe respectueusement sa nom-  
breuse clientèle, et le public, qu'elle a ouvert  
un Salon de Modes, au No 752, rue Ste-Cathe-  
rine, où elle invite les Dames à venir exa-  
miner ses comptoirs déjà encombrés de tout  
ce qu'il y a de plus nouveau en fait d'étoffes  
à Manteaux et de fournitures pour Robes et  
Chapeaux.

Des modistes de première classe, venues  
de New-York, assurent une exécution par-  
faite de toute commande qui lui sera confiée.

Nous attirons spécialement l'attention du  
public sur la

## PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop  
la recommander, surtout aux familles dont  
les besoins multiples nécessitent des prix  
bas. Cette pharmacie possède un assorti-  
ment des plus variés d'objets pharmaceu-  
tiques, et ses articles de toilette, tels que  
brosses, peignes, savons, parfums, poudre et  
eaux dentifrices, etc., sont à la portée de  
toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,  
convaincra l'acheteur des avantages qu'on y  
trouve.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré,  
publié à New-  
York, contenant 8 pages de texte et 8 pages  
de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ;  
six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au  
No 342, Pearl Street, New-York.

## MARCHANDISES DE LA SAISON

900 paires de couvertes pure laine.—12 caisses d'étoffes à robes et à  
manteaux. — 10 caisses de tweeds français et anglais dans  
les patrons les plus fashionnables, au

## SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS &amp; CIE,

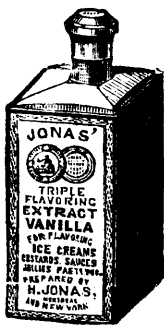
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

3078

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.

Huile d'Olive en ½ pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & C<sup>o</sup>

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATTISSES DES SŒURS)

MONTREAL

## HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18—RUE SAINT-LAURENT—18

MONTREAL

LABBÉE & CIE,  
MARCHANDS DE

Ferronneries,  
Peintures,  
Huiles, Vernis,  
Vaisselles,  
Verreries,

## USTENSILES DE CUISINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,

MONTREAL

## J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

## "CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la  
Havane, de sa dernière impor-  
tation, pour fabriquer le

## CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

## NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu  
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de pre-  
mière classe. Essayez

## CORRESPONDANCE

## AUX FAMILLES

Le temps est arrivé de faire les achats d'automne. Quand il s'agit de faire une emplette tant soit peu considérable, il est de l'intérêt de tout acheteur d'examiner, de peser et d'apprécier tous les avantages qui lui sont offerts par les diverses maisons qui se disputent son patronage. C'est pourquoi nous voulons mettre aujourd'hui sous les yeux du public quelques faits particuliers qui pourront donner un aperçu des économies que peuvent constamment réaliser nos pratiques. Nous ne dirons rien de notre département de modes. Tout ce qu'on en pourrait dire ne pourrait donner une idée exacte de la richesse, de la variété et du bon goût qui ont présidé à l'arrangement de notre étalage qui occupe un étage entier de notre magasin. On ne peut en juger que par une visite personnelle. Nous venons de recevoir 14 balles de flanelles anglaises, importées directement de Rehdale ; une cargaison de 2,000 paires de couvertes de laines pour être vendues au prix de fabrique ; un Job lot de 1200 Confortables, à des prix assortis depuis 70c jusqu'à \$2.50 ; un assortiment considérable d'étoffes noires et d'articles de deuil, provenant des deux grandes fabriques européennes dont nous sommes les agents spéciaux : ces marchandises ayant été commandées avant la hausse, sont vendues aux anciens prix.

Nous exhibons les étoffes à Manteaux les plus riches et les plus nouvelles ; étoffes ottomanes, étoffes moutonnées, peluches et velours de toutes nuances et de tous prix. Nous sommes toujours flattés d'ouvrir dans nos livres des comptes courants aux familles parfaitement solvables qui préfèrent régler à des époques fixes, deux ou trois fois l'année, par exemple ; et dans ce cas comme pour toutes les ventes au comptant nous n'avons strictement qu'un seul prix. Nous faisons un commerce sérieux, appuyé sur des bases solides : nous ne prétendons pas sacrifier des marchandises avariées, et presque sans valeur, pour ensuite surcharger l'acheteur sur d'autres articles dont la valeur est plus difficile à constater. Nous servons les pratiques qui nous favorisent de leur patronage de manière à mériter leur confiance et à la conserver ; c'est ce que nous nous efforçons de faire en leur vendant des marchandises d'une valeur indiscutable sous tous les rapports.

MM. John Haly, E. M. Brien, A. Senécal et W. Gendron, ci-devant membres du Grand-Syndicat, font maintenant partie du personnel de notre magasin. Ces messieurs invitent leurs nombreuses pratiques à leur rendre visite, les assurant qu'elles seront toujours servies avec la même civilité et la même courtoisie. En réitérant aux familles l'appel que nous avons fait à tous ceux qui veulent pratiquer une sage économie.

Nous avons l'honneur d'être, etc.,

DUPUIS FRERES,

Coin des rues Ste-Catherine et St-André.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 2 octobre 1886

LES  
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

**Q**U'EST-CE ? fit l'agent de police, en mettant sur sa bouche l'extrémité de son index. La jeune fille le regardait avec une surprise croissante.

—S'il vous plaît, mademoiselle Georgette, nous causerons à voix basse.

—Mon Dieu ! dit-elle très émue, je ne sais que penser ; comment se fait-il que vous soyez ici ?

—Je sais pourquoi vous y êtes, vous, répondit-il ; j'étais chez moi quand une femme est venue vous chercher.

—Alors, vous savez le malheur qui est arrivé à madame Bertin...

Elle ne put retenir un sanglot.

—Allons, ne pleurez pas, reprit Ripart, dont la voix, comme le regard, était devenue caressante ; vous avez assez pleuré et sangloter ce soir dans votre chambre. Je vous ai entendue, et si j'avais osé... mais, voilà, je n'ai pas osé.... Enfin, mademoiselle Georgette, comme vous ne m'avez pas demandé de vous accompagner, j'ai pris une voiture et je suis venu de mon côté. Je ne veux pas me comparer à M. Sarrue, nul au monde ne peut avoir un pareil dévouement, mais, voyez-vous, je suis tout de même un de vos amis, un vrai...

—Je le crois, monsieur Ripart. Dites-moi, vous connaissez donc les maîtres de cette maison ?

—Je crois bien que je les connais, et depuis longtemps.

—Est-ce que vous êtes arrivé avant moi ?

—Oui, grâce au cheval qui m'a amené ; une fière bête, allez. Quel trotteur !

—Alors vous avez vu madame Bertin ?

Ripart embarrassé se gratta l'oreille.

—En ce moment, reprit l'agent de police, madame Bertin dort probablement dans son lit.

—Elle n'est donc pas ici ?

—Elle n'y est pas.

Elle regarda autour d'elle avec épouvante, puis serrant entre ses mains son front brûlant :

—Oh ! murmura-t-elle d'une voix frémissante, il me semble que je deviens folle !

—Rassurez-vous, mademoiselle Georgette, dit Ripart, je suis près de vous, vous n'avez rien à craindre.

—Mais je ne comprends pas, que se passe-t-il ? Pourquoi est-on venu me chercher ?

—Pourquoi ?... Savez-vous chez qui vous êtes ?

—Madame de Verville, m'a dit la femme.

—D'abord, il n'y a pas de madame de Verville ; il n'y a ici qu'un monsieur qui se fait appeler de Verville et qui se nomme autrement.

—Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

—Cela veut dire, mademoiselle Georgette,

qu'une fois encore on vous a tendu un piège infâme.

Elle sursauta et un frisson courut dans tous ses membres.

—Souvenez-vous de la maison de la rue Vaugelas, ajouta Ripart.

—Lui, lui ! fit-elle d'une voix étranglée.

Elle prononça ce mot deux fois avec un accent qui exprimait l'horreur et le dégoût.

—Oui, lui, M. Hector Vidal, répondit l'agent de police.

—Le misérable, le misérable ! murmura-t-elle sourdement.

—Mais, cette fois, nous le tenons, reprit Ripart, il ne peut plus nous échapper : le gremlin s'est laissé prendre dans son propre piège. Il descend l'escalier, le voici. Asseyez-vous là, dans ce fauteuil, ne dites plus rien, vous n'aurez qu'à regarder : je vous prévient que ce sera drôle.

Georgette fut prise d'un tremblement convulsif ; mais rassurée par la présence de l'agent de police, qui s'était caché derrière les épais rideaux d'une

en croisant ses bras, je suis agent de la police de sûreté pour vous servir.

La foudre tombant au milieu de la chambre n'aurait pas produit sur M. Hector un effet plus terrible que la réponse de Ripart. Il devint pâle comme un mort ; mais trop lâche pour se précipiter sur l'agent qui l'attendait de pied ferme, il ne songea qu'à prendre la fuite. D'un bond il s'élança vers la porte. Mais celle-ci venait de s'ouvrir et il se trouva face à face avec Mouillon, qui lui présentait les six canons de son revolver.

Le misérable comprit qu'il lui était impossible de s'échapper et que toute résistance devenait inutile. Ses traits se contractèrent affreusement, ses yeux se remplirent de lueurs livides et il recula jusqu'au fond de la chambre, en faisant entendre un grognement de fauve acculée dans son antre.

Alors, Mouillon fit deux pas en avant, et la tête haute, le front rayonnant, superbe comme un conquérant, il dit d'une voix sonore :

—Monsieur Hector Vidal, dit Louis de Verville, dit Ulysse de Rosières, au nom de la loi, je vous arrête.

Ces paroles achevèrent d'écraser le misérable. Il jeta autour de lui des regards d'insensé, un son guttural sortit de sa gorge étranglée, semblable à un râle, et il s'affaissa sur un siège comme une masse.

—On frappe à la porte sur la rue, dit Ripart.

—Je sais ce que c'est, répondit Mouillon.

On entendit ouvrir et refermer la porte.

—Amenez la femme, ordonna Mouillon.

—Presque aussitôt, Séraphine entra dans la chambre poussée par un agent. Elle alla tomber en gémissant sur un fauteuil à côté de son maître.

—Où est l'autre ? demanda l'inspecteur.

—Je l'ai provisoirement enfermé dans la cave, répondit l'agent. Je vais le chercher.

Un commissaire de police parut accompagné de son secrétaire.

—Monsieur le commissaire, lui dit Mouillon, voilà le nommé Hector Vidal, qui a loué cette maison sous le nom de Louis de Verville ; cette femme est sa complice ; on va vous amener le troisième. Maintenant, voici mademoiselle Georgette.

Sur la demande du magistrat, la jeune fille raconta ce qui s'était passé entre elle et Séraphine et comment, croyant venir près de son amie victime d'un accident, avait été amenée dans la maison.

—Cela suffit, mademoiselle, lui dit le commissaire avec

bonté ; vous pouvez maintenant retourner à Paris.

—Avec moi, mademoiselle Georgette, dit Ripart. Et il lui offrit son bras.

Elle le prit en arrêtant sur lui son regard plein de reconnaissance. Ils s'en allèrent.

Une heure après, Mouillon et ses agents conduisaient à Paris Hector Vidal et ses complices. Ils devaient passer la nuit dans un poste de police pour être envoyés le lendemain au dépôt de la préfecture.

Hector Vidal allait enfin rendre compte à la justice de toutes ses infamies.

L'inspecteur Mouillon lui donna cette satisfaction de lui faire faire, en sa compagnie, le voyage de Billancourt à Paris dans la voiture qu'il avait louée le matin.



La princesse prit le bébé dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises.—(Page 94, col. 3).

fenêtre, elle s'assit et attendit.

Les pas de M. Hector résonnèrent sur les dalles du corridor, presque aussitôt la clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit. Georgette, inclinée, tenait sa tête dans ses mains. M. Hector referma la porte sans bruit et un sourire hideux sur les lèvres, il marcha vers la jeune fille.

Ripart sortit de derrière le rideau et bondit au milieu de la chambre.

A la vue de cet homme inconnu, pris d'une terreur folle et perdant la tête, le misérable se mit à crier au voleur !

—Ah ! par exemple, elle est bonne celle-là, fit Ripart en ricanant.

Et il se mit à rire aux éclats.

—Misérable, qui es-tu ? s'écria M. Hector d'une voix menaçante.

—Monsieur Louis de Verville, répondit Ripart,

bonté ; vous pouvez maintenant retourner à Paris.

—Avec moi, mademoiselle Georgette, dit Ripart. Et il lui offrit son bras.

Elle le prit en arrêtant sur lui son regard plein de reconnaissance. Ils s'en allèrent.

Une heure après, Mouillon et ses agents conduisaient à Paris Hector Vidal et ses complices. Ils devaient passer la nuit dans un poste de police pour être envoyés le lendemain au dépôt de la préfecture.

Hector Vidal allait enfin rendre compte à la justice de toutes ses infamies.

L'inspecteur Mouillon lui donna cette satisfaction de lui faire faire, en sa compagnie, le voyage de Billancourt à Paris dans la voiture qu'il avait louée le matin.

## XIII

D'un commun accord, la princesse Olga Ramidoff et Maurice Vermont avaient fixé le jour de leur mariage. La princesse attendait de Russie, où elle les avait demandés, les papiers réclamés par la mairie de Paris pour apposer les affiches légales et dresser l'acte de mariage.

De ce côté, la jeune femme était parfaitement tranquille ; elle savait que ces papiers, loin de faire aucune révélation sur son passé, établissaient, au contraire, sa qualité de Polonaise née à Varsovie de parents français naturalisés. Avant de l'épouser, comme il lui fallait un nom, le prince Alexis Ramidoff l'avait substituée à une demoiselle Marie Olga Joubert, laquelle venait de mourir misérablement dans une pauvre auberge de Moscou.

Mais si elle ne craignait pas qu'on vint lui dire : " Vous n'êtes pas née à Varsovie, vous êtes née à Marangue, village des Ardennes ; vous ne vous appelez pas Marie Olga Joubert, vous vous nommez Suzanne Vernier, " elle tremblait, chaque fois qu'elle sortait, qu'on ne reconnût Andréa la Charmeuse dans la princesse Ramidoff.

Jusqu'à présent elle avait été assez heureuse pour ne rencontrer aucune des personnes qui l'avaient connue autrefois et qui fréquentaient son salon de la rue Pasquier ; mais, à moins que toutes ces personnes ne fussent mortes ou pour toujours éloignées de Paris, ce qui n'était pas admissible, elle sentait que tôt ou tard, cela devait fatalement arriver. Or, Andréa la Charmeuse reconnue, c'était son bonheur détruit, Maurice s'éloignant d'elle avec horreur, l'existence nouvelle qu'elle voulait se faire devenue impossible. Alors son titre n'avait plus aucun prestige, la princesse Ramidoff disparaissait et il ne restait plus qu'Andréa la Charmeuse, la grande mondaine, la courtisane célèbre, dont la merveilleuse beauté avait occupé et ébloui tout Paris.

Certes, maintenant que l'amour l'avait métamorphosée, qu'elle avait honte de son passé, que de bons sentiments la dirigeaient, qu'elle était devenue une vraie femme, enfin, plutôt que d'être Andréa la Charmeuse, elle eût préféré redevenir Suzanne Vernier, la pauvre paysanne de Marangue.

Cette pensée que Maurice pouvait d'un moment à l'autre être instruit de son passé la faisait cruellement souffrir. Ses craintes, ses appréhensions ne lui laissaient pas un instant de repos ; elles devenaient une effroyable torture.

Parfois, comptant sur la générosité de Maurice et sur sa puissance fascinatrice, elle se demandait si elle ne ferait pas bien de lui tout avouer.

— Il m'aime, il m'adore, se disait-elle, il ne sera pas plus impitoyable que Dieu, qui m'a prise en pitié en me faisant connaître l'amour ; il me tiendra compte de ma franchise, de ma confiance, de ma loyauté, et il me pardonnera, et il laissera le passé dans l'oubli.

Mais, aussitôt, elle se sentait frissonner, le doute s'emparait de son esprit, elle retrouvait toutes ses terreurs et, manquant de courage et de résolution :

— Non, non, s'écria-t-elle, c'est impossible, je ne peux pas lui dire cela ; il cesserait de m'aimer ; il me maudirait !... Il y a des choses qu'un homme n'oublie et ne pardonne jamais ! Oh ! non, Maurice ne m'aimerait plus, car l'amour n'est sincère, grand, durable qu'autant qu'il est basé sur l'estime ! Oui ! il doit tout ignorer ; il faut que je le détruise, que je l'enterre, cet exécrable passé.

— D'ailleurs, reprenait-elle, je suis complètement oubliée, et en me tenant réservée, en sortant peu, en prenant certaines précautions, je puis éviter les périls que je redoute. D'abord, nous ne ferons que des apparitions à Paris : aussitôt que nous serons mariés, nous partirons, nous voyagerons... Maurice a une grande fortune, nous irons en Asie, en Amérique, où il a passé son enfance... être toujours ensemble, nous deux seulement, ne vivre que pour lui, voilà ce que je désire maintenant, voilà mon rêve !

C'est en raisonnant ainsi qu'elle essayait de se rassurer sur l'avenir, de chasser ses craintes et de calmer son agitation intérieure.

D'autres pensées, non moins douloureuses, venaient encore la tourmenter. Elle avait toujours gardé le souvenir de la petite sœur qu'elle avait abandonnée ; mais depuis qu'elle aimait Maurice, sa tendresse pour Georgette, subitement réveillée

dans son cœur, était devenue excessive. Les paroles de sa mère mourante, lui recommandant sa petite sœur, résonnaient sans cesse à ses oreilles, et en songeant au peu de cas qu'elle en avait fait et à son départ de Marangue, elle poussait de sourds gémissements.

Là encore elle avait été coupable, criminelle, et toujours sa conscience la condamnait. Le jour comme la nuit, elle pensait constamment à Georgette, et quand elle se trouvait seule, livrée à ses sombres réflexions, loin du regard de ses serviteurs, elle versait des larmes brûlantes.

— Ma chère Georgette, ma pauvre petite sœur, s'écria-t-elle, qu'est-elle devenue ? Existe-t-elle encore ?

Elle ignorait complètement ce qui s'était passé à Marangue, depuis qu'elle en était partie. Elle n'avait jamais osé faire prendre aucun renseignement. L'idée lui vint de faire le voyage des Ardennes, mais de vagues appréhensions la retinrent. Celle qui avait été la fière Andréa, devenue pusillanime, manquait absolument de tout courage.

Maurice lui avait dit un jour qu'il possédait un château et plusieurs belles fermes, mais il n'avait prononcé ni le nom du château ni le nom des fermes. Et comme, par un sentiment de délicatesse, elle ne voulait pas qu'il lui parlât de sa fortune, l'occasion ne s'était pas présentée de causer de Salerne, des Ambrettes et du fermier Thomas. Du reste, ils avaient tant d'autres choses à se dire quand ils étaient ensemble, que Maurice ne lui avait pas parlé de Manette Biron et de Georges Raynal, bien qu'ils fussent à Paris depuis quelques jours.

Songeant à Georgette, la princesse se disait : — Comme tout le monde, elle me croit morte ; je ne la détromperai point, mais il faut qu'elle soit heureuse. De loin, comme une bonne fée, je veillerai sur son bonheur et son avenir. Je trouverai le moyen de la faire riche, sans qu'elle sache d'où la fortune lui viendra, sans qu'elle voie la main qui la protégera.

La solitude plaisait à la princesse. Elle aimait beaucoup le théâtre, mais, dès qu'elle entrait dans une salle de spectacle, l'inquiétude la prenait et lui enlevait tout l'attrait de la soirée. Les promeneurs du boulevard et des Champs-Elysées l'effrayaient. Quand elle allait au Bois elle s'éloignait de la foule et cherchait les endroits les moins fréquentés, autant que possible les allées désertes et ombragées.

Le jour de l'enlèvement de Georgette, vers trois heures de l'après-midi, la princesse était au Bois. Son cocher s'était dirigé du côté de la porte de Boulogne.

Ayant fait arrêter sa voiture, elle avait mis pied à terre, et prenant une de ces allées tracées pour les piétons, qui courent à travers les taillis, elle s'était enfoncée dans le bois.

La journée était très belle, les oiseaux chantaient dans les massifs, la jeune verdure était magnifique et les rayons du soleil se faufilaient gaiement à travers les branches et les feuilles frissonnantes.

La princesse marchait lentement, la tête inclinée, rêveuse, éprouvant un charme infini à se trouver seule au milieu de ce bois, qui, sans leur ressembler en rien, lui rappelait les grandes forêts sauvages du pays des Ardennes. Sa main gauche relevait la traîne de sa robe, et sa main droite pendante tenait son ombrelle.

A ce moment elle pensait à Marangue, à Georgette, à Maurice et aussi à Manette, la sorcière, dont elle avait repoussé les conseils et dédaigné les avertissements.

Soudain, à quelques pas d'elle, elle entendit une voix qui disait :

— Maurice, mon petit ami, dérange-toi pour laisser passer la dame.

Ce nom de Maurice, jeté au milieu de ses pensées, fit tressaillir la princesse, et sa tête se redressa brusquement.

Devant elle, presque à ses pieds, couché au milieu du sentier, elle vit un jeune enfant qui jouait avec des cailloux qu'il avait amassés et qu'il alignait de façon à former diverses figures.

Il était nu-tête et elle remarqua qu'il avait de jolis cheveux blonds tout bouclés autour de la tête. Tout près de l'enfant et veillant sur lui, une vieille femme était assise au pied d'un arbre. Le petit Maurice, obéissant, s'était relevé.

— Ne te dérange pas, mon mignon, lui dit la princesse, continue à jouer.

L'enfant se tourna vers elle et la regarda avec ses grands yeux bleus étonnés.

— Oh ! l'adorable petit garçon, s'écria-t-elle. Elle se baissa, le prit dans ses bras et lui mit un baiser sur le front.

— Vous n'êtes pas maman, dit le petit.

— Non, répondit-elle, je ne suis pas ta maman, mais je t'aime aussi parce que tu es bien sage.

Et elle l'embrassa encore.

Puis, l'examinant avec plus d'attention, elle crut voir en lui Georgette quand elle était toute petite. C'était bien sa mine éveillée, sa petite bouche rose, sa figure épanouie et souriante, ses beaux yeux bleus et ses cheveux blonds bouclés.

Saisie d'une émotion aussi subite qu'étrange, ses yeux se voilèrent de larmes.

Elle se redressa, puis s'adressant à la femme.

— Vous avez un bien charmant enfant, madame, lui dit-elle, d'une voix qui tremblait légèrement.

— Oui, répondit madame Bertin, il est gentil comme un amour, doux, bon, affectueux, caressant, obéissant, pas du tout difficile à garder.

— C'est sans doute votre petit-fils ?

— Non, c'est un petit Parisien qu'on a mis en pension chez moi pour quelque temps. Tel que vous le voyez, il sort de maladie et il avait besoin de bon air ; on ne le dirait pas en voyant ses joues rondes et roses. Depuis quelques jours seulement que je l'ai, il n'est plus reconnaissable.

— Ses parents sont riches ?

— Tout ce qu'il y a de plus pauvres, au contraire ; aussi je ne leur ai pas demandé beaucoup, pour garder leur enfant. Et maintenant que je l'ai et que je m'y suis attachée déjà, tellement il est gentil, je le garderai tant qu'ils le voudront, quand même ils ne me donneraient rien du tout. Pourtant je ne suis pas riche, j'ai bien du mal à vivre avec mes petites rentes.

La princesse ne cessait pas de regarder l'enfant ; elle ne pouvait en détacher ses yeux.

— Il est bien habillé, presque richement, dit-elle ; on ne croirait pas que ses parents sont de pauvres gens.

— Ah ! voilà, répondit madame Bertin, toutes les mères se ressemblent, toutes sont glorieuses de leur enfant ; celles qui ne sont pas riches se privent souvent de manger pour pouvoir acheter un joli vêtement à leur cher bébé.

La princesse sentit augmenter son émotion. Elle tira son porte-monnaie, y prit une pièce de vingt francs et la mit dans la main de la vieille femme en lui disant :

— Permettez-moi de vous donner cela pour le petit Maurice ; vous lui achèterez ce que vous voudrez.

— Merci bien, dit madame Bertin, je lui achèterai d'abord un petit chapeau de paille, dont il a besoin pour courir sous le soleil.

— Puis-je vous demander où vous demeurez ?

— A Boulogne, madame.

— Si vous m'y autorisez, j'irai vous faire une visite.

— Madame, ce sera une joie et un honneur de vous recevoir dans ma modeste demeure.

— Veuillez me donner votre adresse.

— Madame Bertin, rue Fessart, 22.

— Merci, dit la princesse.

Elle salua la vieille femme d'un gracieux mouvement de tête, jeta sur l'enfant un dernier et long regard et elle s'éloigna rapidement en revenant sur ses pas.

— Je n'ai jamais éprouvé une semblable émotion, se disait elle ; j'ai le cœur serré et il me semble que ma poitrine est pleine de sanglots ; si je ne m'étais retenue, j'aurais pleuré devant cette femme.

Pourquoi cette impression extraordinaire et ce trouble en moi ? Est-ce parce que cet enfant s'appelle Maurice ? Est-ce parce que je me suis imaginée qu'il avait quelque ressemblance avec ma sœur ? Oh ! folle, folle que je suis !...

Elle retrouva sa voiture à l'endroit où elle l'avait laissée.

— Je rentre, dit-elle au cocher, en s'asseyant sur le cousin moelleux de la calèche.

Une demi-heure après, elle était dans son élégant boudoir. Son émotion était un peu calmée ; mais, en dépit de ses raisonnements, sa pensée la ramenait constamment dans cette allée du Bois où



elle s'était trouvée tout à coup en présence de la vieille femme et du bel enfant blond.

A cinq heures Maurice arriva. Elle s'empressa de lui raconter l'intéressante rencontre qu'elle avait faite au Bois ; tout en lui en cachant la véritable cause, elle lui parla de l'impression singulière qu'elle avait ressentie en regardant et en embrassant ce charmant enfant qui portait son nom.

Le jeune homme l'écouta en souriant, puis il la plâta affectueusement sur sa trop grande sensibilité.

—Vous avez raison, lui dit-elle ; mais que voulez-vous, je suis ainsi. Ah ! je ne m'en plains pas : cette sensibilité que vous me reprochez me procure de si douces jouissances !

Ils parlèrent d'autre chose. Au bout d'un instant, elle ramena la conversation sur l'enfant du Bois.

—Maurice, lui dit-elle, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

—Ma chère Olga, vous ne devez pas en douter. De quoi s'agit-il ?

—Demain, dans la matinée, nous irons ensemble à Boulogne. Je désire vous faire voir ce bel enfant. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

—Je n'ai rien à vous refuser.

—Alors, demain, c'est convenu !

—Oui. A quelle heure ?

—Je commanderai ma voiture pour dix heures.

—A dix heures, je serai ici.

## XIV

Le lendemain, à dix heures, la calèche de la princesse Ramidoff s'arrêtait devant le n° 22 de la rue Fessart, à Boulogne. Pour entrer dans la maison, dont la façade est sur le jardin, il faut ouvrir une porte à claire voie, pratiquée dans le mur de clôture sur la rue, laquelle n'était ordinairement fermée qu'au loquet pendant la journée.

A travers cette porte, la princesse et Maurice aperçurent l'enfant qui se roulait dans l'herbe.

—C'est lui, dit la jeune femme.

Elle ouvrit la porte qui fit sonner une clochette, et ils entrèrent dans le jardin. L'enfant tourna la tête. Aussitôt il reconnut la princesse, il se leva vivement et il accourut vers elle en lui tendant ses petits bras.

—Voyez-vous, Maurice, s'écria-t-elle avec joie, il m'a reconnue !

Elle prit le bébé dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises et le mit ensuite dans les bras de Maurice qui l'embrassa aussi.

—Il est vraiment joli comme un chérubin, dit le jeune homme.

—N'est-ce pas qu'il est adorable ? reprit la princesse. Comme il a de beaux yeux, comme il a l'air intelligent ! Regardez la délicieuse petite bouche... Et comme vous, mon ami, il s'appelle Maurice.

—Oui, répondit-il, voilà un bel enfant.

Puis, baissant la voix, il ajouta :

—Je serai heureux et fier si un jour...

Voyant rougir la jeune femme, il n'acheva pas sa phrase. Il posa à terre l'enfant, qui courut reprendre son jeu au milieu de la petite pelouse.

—Maurice, reprit la princesse, ses parents sont très pauvres : si vous le voulez, nous les aiderons.

—J'y songeais déjà, répondit Maurice.

—Quelques milliers de francs seraient pour eux une fortune.

—On peut encore les établir, leur donner la possibilité de faire un petit commerce.

—Oui, c'est cela, mon ami, oh ! vous n'êtes jamais embarrassé quand l'occasion de faire du bien se présente à vous !

Au bruit de la clochette, qui annonçait une visite, madame Bertin ayant regardé par une fenêtre, avait vu entrer la princesse et Maurice. Vite, elle passa un peignoir, se coiffa d'un bonnet de linge très propre et s'empressa de descendre au jardin.

—Monsieur et madame, dit-elle, excusez-moi si je ne suis pas venue tout de suite ; j'étais en train de faire mon ménage, et je ne pouvais pas paraître devant vous...

—Vous n'avez pas à vous excuser, l'interrompit Maurice ; c'est nous, au contraire, qui devons vous prier de nous pardonner d'être venus ainsi vous surprendre.

—Oh ! je suis trop heureuse de l'honneur que vous me faites ; d'ailleurs, madame avait bien

voulu m'annoncer sa visite. Mais veuillez vous donner la peine d'entrer.

—Non, merci, dit la princesse, dont les yeux ne quittaient pas l'enfant, nous sommes très bien ici.

—Laissez-moi au moins vous offrir des sièges. Elle entra dans la maison et revint aussitôt apportant des chaises.

—Veuillez avoir l'obligeance, madame, lui dit Maurice, de nous donner quelques renseignements sur les parents de cet enfant.

—Mon Dieu, monsieur, c'est que... balbutia-t-elle.

Le jeune homme crut que, ne les connaissant point, elle hésitait à parler. Il reprit :

—Vous avez dit à madame qu'ils étaient très pauvres.

—C'est la vérité, monsieur.

—Eh bien, vous pouvez nous parler d'eux en toute confiance. Madame s'intéresse vivement à ce petit garçon ; nous sommes riches et il nous serait agréable de venir en aide à ses parents, si toutefois ils sont dignes du bien que nous voulons leur faire. Madame est la princesse Ramidoff, et moi je me nomme Maurice Vermont.

—Je suis désolée, monsieur, de ne pouvoir rien vous dire aujourd'hui.

—Pourquoi cela ?

—Je sais que les parents de l'enfant sont de pauvres gens, voilà tout.

—Vous les connaissez, cependant ?

—J'ai vu la mère deux fois et je dois vous avouer que je ne sais même pas son nom.

—Voilà qui est étrange, fit Maurice, et je ne m'explique pas comment vous avez chez vous un enfant dont les parents vous sont inconnus.

—En effet, répondit madame Bertin, cela peut paraître extraordinaire, et pourtant c'est la vérité ; vous allez comprendre, monsieur. J'ai passé une partie de ma vie à garder des enfants d'ouvriers. A Paris c'est un métier, car les salles d'asile ne sont pas toujours assez grandes pour recevoir tous les enfants des pauvres ; et puis on ne les reçoit pas au-dessous d'un certain âge. Quand les mères sont forcées de travailler, il faut bien que quelqu'un garde et donne à manger à leurs enfants, pendant qu'elles sont au lavoir, à la fabrique ou à l'atelier.

—Il y a eu lundi huit jours, je vois arriver ici, chez moi, un brave et honnête garçon, qui m'a connue autrefois lorsque j'étais gardeuse d'enfants. Il s'était souvenu de moi et il venait me prier de prendre pendant deux ou trois mois un enfant âgé de moins de deux ans, qui venait de faire une grave maladie et à qui il fallait l'air de la campagne. Je ne m'en souciais pas trop, à vrai dire ; pourtant, voulant être agréable à M. Sarrue, j'acceptai.

—M. Sarrue me serra les mains avec effusion, en me remerciant ; puis il me dit que le lendemain ou le surlendemain la mère m'apporterait son enfant et qu'il viendrait avec elle. En me parlant de la maman et du petit, il avait des larmes plein les yeux ; c'est qu'il est bon, voyez-vous ; il a autant de cœur que de talent. Malheureusement, il est timide ; il ne sait pas se faire valoir comme tant d'autres. Ceux-ci marchent, courent, arrivent, et lui reste au même cran, toujours gueux, comme il le dit lui-même. Il est bon de vous dire que M. Jacques Sarrue est un savant, un poète.

—En me demandant combien je prendrais par mois pour la pension de l'enfant, il me dit que la mère, qu'il connaissait depuis longtemps, était une pauvre ouvrière très méritante et qu'il ne fallait pas lui prendre trop cher. Nous fixâmes le prix à vingt francs par mois. Je n'ai adressé aucune question à M. Sarrue ; je le connais assez pour avoir en lui la plus grande confiance. Il ne m'a pas dit le nom des parents de l'enfant, je ne le lui ai pas demandé.

—Maintenant, reprit madame Bertin, je ne verrai M. Sarrue et la maman que dimanche prochain. Je leur parlerai de votre visite et de vos bonnes intentions, monsieur et madame. Cependant, si vous vouliez avoir plus tôt des renseignements sur les parents de l'enfant, je puis vous donner l'adresse de M. Jacques Sarrue.

—Oui, oui, c'est cela, dit vivement Maurice, donnez-moi l'adresse de M. Sarrue.

—Il demeure rue Galande, n° 17.

—Merci ! je ferai prendre moi-même des renseignements.

Il se leva et offrit son bras à la princesse.

—Oh ! je ne veux pas m'en aller sans embrasser l'enfant une fois encore, dit la jeune femme.

Madame Bertin l'appela. Il vint aussitôt. La princesse lui mit un baiser sur chaque joue.

Madame Bertin les accompagna jusqu'à la porte.

Nous avons dit que le mercredi soir, vers huit heures, Jacques Sarrue était sorti pour voir les parents d'un élève qu'on lui avait trouvé. Ainsi que la lettre le lui disait, il se présenta au numéro 142 de la rue du Faubourg-Poissonnière et demanda M. Boissier. On lui répondit qu'il n'y avait personne de ce nom dans la maison. Pensant d'abord que ce M. Boissier, qui lui avait écrit, avait mal mis le numéro, il entra successivement dans une dizaine de maisons ; mais partout M. Boissier était inconnu. Il comprit alors qu'il était l'objet d'une stupide et malveillante mystification. Il ne lui vint pas à l'idée que quelqu'un avait eu, ce soir-là, intérêt à l'éloigner de Georgette.

Il revint rue Galande, en cherchant à découvrir le nom du mauvais plaisant qui s'était donné la peine d'écrire une lettre et qui avait dépensé quinze centimes pour se donner la satisfaction bête de lui causer une nouvelle et amère déception.

Aucune boutique n'était encore fermée.

—Il n'est que dix heures et demie, se dit Sarrue, en s'arrêtant devant la porte de sa maison, je vais aller dire bonsoir à Georgette : un de ses doux sourires me consolera de ma mésaventure.

Il montait chez la jeune fille sans rien dire aux concierges, lorsque la femme l'appela.

—Mademoiselle Georgette n'est pas chez elle, monsieur Sarrue, lui dit-elle.

—Elle... elle n'est pas... pas chez elle, répéta-t-ii en bégayant.

—On est venu la chercher avec une voiture.

—Une voiture ! qui cela ?

—Une femme. Elle nous a dit en partant qu'un accident était arrivé à madame Bertin et qu'elle allait près d'elle.

—Un accident ! Oh ! mon Dieu ! gémit Sarrue. Et elle ne vous a dit que cela ?

—Rien que cela, monsieur Sarrue ; elle était pressée de partir.

Il était consterné. Il entra dans la loge et se laissa tomber sur un siège.

—Si seulement j'eusse été là, murmura-t-il, je l'aurais accompagnée.

Il eut la pensée de partir pour Boulogne. Mais c'était loin, pour lui surtout qui marchait difficilement la nuit à cause de sa vue basse. C'est l'observation que lui firent les concierges pour le retenir. Le pauvre poète ne pouvait songer à prendre une voiture, il n'avait pas un sou dans sa poche.

—Vous n'avez pas à être inquiet au sujet de mademoiselle Georgette, lui dit la concierge ; on est venu la chercher, on la ramènera certainement. Ce que vous avez de mieux à faire c'est de l'attendre.

Il se rendit à ces raisons et se décida à attendre le retour de la jeune fille. Minuit sonna. Il était dévoré d'inquiétude.

—Je vous empêche de vous coucher, dit-il en se levant ; je ne veux pas abuser plus longtemps de votre complaisance.

—Non, non, restez encore, nous attendrons jusqu'à une heure. D'ailleurs tous les locataires ne sont pas encore rentrés.

A minuit vingt, une voiture s'arrêta devant la maison. Sarrue se précipita dans la rue et laissa échapper un cri de joie à la vue de Georgette que ramenait Ripart.

Quand ils furent tous les trois dans la chambre de Georgette, Ripart apprit la vérité à Sarrue. Il lui raconta dans tous les détails la nouvelle tentative de M. Hector.

—Mais, continua-t-il, nous étions là, Mouillon et moi ; nous avons juré de ne prendre aucun repos tant que nous n'aurions pas livré à la justice ce misérable qui nous avait glissé entre les mains, rue Vaugelas. Maintenant, mademoiselle Georgette, je peux vous le dire, je ne suis venu loger dans cette maison que pour être plus près de vous, afin de pouvoir mieux vous protéger.

—Oh ! monsieur Ripart, dit la jeune fille d'une voix vibrante d'émotion, que de reconnaissance je vous dois !

—Allons donc, après avoir été assez bête pour vous arrêter comme une coquine et vous avoir fait passer une nuit au poste, nous vous devons bien ça ! A propos, monsieur Sarrue, reprit-il, avez-vous trouvé la personne que vous êtes allé voir hier soir ?

—Non, répondit le poète. Oh ! je comprends, s'écria-t-il aussitôt, cette lettre que j'ai reçue hier, c'est ce M. Hector qui me l'a adressée !

—Il n'y a pas à en douter, dit Ripart. Est-ce que vous l'avez encore cette lettre ?

—Oui, la voilà.

—Donnez-la-moi, monsieur Sarrue ; elle sera plus utile au juge d'instruction qu'à vous.

—Jacques, dit Georgette, je ne travaillerai pas aujourd'hui ; après de si cruelles émotions, je n'en aurais ni le courage, ni la force. Nous irons tous les deux à Boulogne.

—Je ne demande pas mieux, Georgette.

—Je ferai mon ménage et le vôtre de bonne heure, et nous pourrons partir vers neuf heures.

—C'est entendu.

Sarrue et Ripart se retirèrent en souhaitant une bonne nuit à la jeune fille.

En rentrant dans sa mansarde, après avoir allumé sa chandelle, Sarrue vit une carte de visite, qui avait été glissée sous sa porte. Il la ramassa et lut :

GEORGES RAYNAL

capitaine au 41<sup>e</sup> de ligne

Et au-dessous, ces mots écrits au crayon :

"Je prie mon ami Jacques Sarrue de m'attendre chez lui demain, jeudi, à quatre heures. Je désire vivement le revoir et causer avec lui."

—Capitaine, murmura Sarrue ; allons, tant mieux, c'est un brave cœur, il mérite de faire son chemin. Ils arrivent tous, ceux que j'ai connus ! Seul, je reste au fond du boubier ! Ah ! il faut qu'un mauvais génie tienne en main ma destinée !

La suite au prochain numéro

**Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.**

Allez chez **COUTLÉE & CIE**, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous desirez changer ou acheter pianos ou orgues de première classe garantis pour 6 ans, allez chez **COUTLÉE & CIE**.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-la chez **COUTLÉE & CIE**, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.

## CHESTER'S CURE !



Pour la  
L'Asthme  
Bronchites  
Catarrhe  
Toux  
Rhumes  
Enrouements  
Etc, etc.

### LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi *franco* par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER,**  
461, — Rue Dorchester, Montréal, — 461

Prix : grande bouteille..... \$1.00  
" petite bouteille..... 50

## T. R. BARBEAU

### Marchand - Tailleur Fashionnable

#### HOMMAGE AU MÉRITE

O mon habit, que je vous remercie !  
C'est ainsi que débute le charmant poète Sedaine en racontant tous les honneurs, les prévenances et les saluts que lui ont valu son bel habit qu'il vient de mettre pour la première fois.

C'est à son habit, à son excellente coupe, à sa distinction et son élégance, qu'il doit d'être reçu partout et d'être bien accueilli.

L'habit joue, en effet, un grand rôle dans la vie. Être bien mis, c'est la moitié du succès, une mise soignée ouvre toutes les portes, et c'est grâce à son habit qu'un homme doit souvent sa situation et... la main d'une riche héritière.

M. Tancrède Barbeau, marchand-tailleur, de la rue Notre-Dame, possède toutes les qualités et toutes les ressources vouant grande élégance.

Grâce à son énergie, à son travail et à sa connaissance des affaires, il a su parvenir à se créer une belle position au premier rang du commerce de notre ville. Établi depuis 1860, il des produits de sa maison.

Son magasin ne contient que des marchandises de premier choix, qu'il importe des meilleures fabriques françaises, anglaises et américaines. M. Barbeau fait un chiffre d'affaires considérable avec la célèbre manufacture Wm. et G. N. Shaw, de Huddersfield (Angleterre), ce qui lui permet de vendre des articles de premier ordre à des conditions très avantageuses.

Partout où M. Barbeau a exposé, il a été traité par les juges avec la plus grande distinction, et a reçu les plus hautes récompenses. C'est un hommage dû au mérite et on sait que les juges des expositions ne sont pas prodigues de leurs compliments.

A part son département de hardes faites M. Barbeau a un atelier de vêtements faits sur mesure qui est sous la direction de M. Isidore Dragon, le coupeur si avantageusement connu.

Depuis plusieurs années, sur la demande d'un grand nombre de clients, M. Barbeau a ajouté un rayon spécial de chapeaux et fourrures, et le succès a couronné cette nouvelle entreprise, grâce au soin qu'il a pris de n'avoir que des articles élégants, solides et à bon marché.

Les premiers vents froids d'automne commencent à faire laisser de côté les légers vêtements d'été pour prendre des habits plus chauds. C'est le moment de penser à se faire faire lecteurs de choisir la maison Barbeau, qui se chargera de vous habiller élégamment et à bon compte.

Nous devons en effet encourager nos bons commerçants canadiens qui ont fait leurs preuves et qui ont su se créer un renom dans le monde des affaires.

Allons chez Barbeau, No 1899, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel Balmoral.

## ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS - Locataire-Gérant

Une semaine et matinée, **SAMEDI**, commençant  
**LUNDI 27 septembre**

## LE VRAI "MIKADO"

Sous la direction de M. JOHN TEMPLETON, avec les principaux artistes qui ont les premiers reproduit l'Opéra en Amérique. Même ensemble qu'avant.  
Sièges maintenant en vente chez Nordheimer.

## THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS - Propriétaires-Gérants

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, LE 27 SEPTEMBRE  
L'APRES-MIDI ET LE SOIR

LE SUCCES DU THEATRE DE UNION SQUARE

## STORM BEATEN

SOUS LA DIRECTION DE WHITE ET TOWNSEND

Le pont du MILES STANDISH, représentant un incendie sur mer. Le Nord glacial, la scène la plus sublime représentée jusqu'ici. L'Île de la Désolation.  
Prix d'admission : 10c, 20c et 30c.

## THE S NOUVEAUX

—VENANT D'ARRIVER—

Depuis 25 cents la livre en montant

Aussi un assortiment considérable de présents nouveaux en vaisselle et verrerie

Cafés depuis 25 cents la livre en montant

THE LIQUOR TEA COMPANY

GEO. BRISTOL, 177, Rue St-Laurent



L'ÉCONOMIE est une science pour diminuer les frais. Cette science est peu connue, et peu pratiquée. C'est pourquoi elle est si précieuse.

#### MOYEN

d'économiser. Pour nous, l'économie, ce n'est pas précisément d'acheter à bas prix, mais c'est d'acheter bon et à bon marché.

#### POUR

cela il faut consulter les offres que font les maisons de commerce, et ne pas craindre de traverser toute la ville si tel marchand d'un autre quartier vend bon et à dix pour cent de réduction. C'est ce que nous voyons.

#### FAIRE

tous les jours, par ceux qui connaissent la véritable économie. Des acheteurs laissent à leurs fournisseurs habituels pour se rendre chez M. DENEAU, qui vend ses vaisselles, verreries, coutelleries, lampes, etc., à des prix extrêmement bas. Allez consulter ses prix, et vous vous aurez créé un commencement de

#### FORTUNE

avec l'épargne que vous ferez sur chaque achat, à l'ancienne maison, 2023, rue Notre-Dame, Montréal.

APRÈS une visite faite dans les diverses pharmacies de cette ville, nous avons

#### TROUVE

que la pharmacie ROBERT, nouvellement ouverte, au No 9, rue Saint-Laurent, était une pharmacie numéro

#### UN

et que son assortiment d'objets pharmaceutiques était supérieur à ce que nous avons vu jusqu'à présent. Il est inutile d'avoir un

#### PORTEFEUILLE

bien garni, pour aller y faire ses achats, car les prix sont des plus raisonnables. Une attention soignée est aussi portée aux ventes, et les prescriptions ne sont remplies que par des personnes d'une longue expérience.

## DÉFI DE MILLE PIASTRES

M. J. B. Leduc, herboriste, de cette ville, lance un défi de mille piastres pour la guérison d'aucun cas de la coqueluche, avec son remède infaillible pour la coqueluche portant le nom sur son brevet "LEUC'S WHOOPING COUGH SURE CURE", qui possède l'efficacité de guérir le croup, la diphthérie, l'asthme et tous les maux d'estomac connue comme incurables.  
En vente au No 634, rue Saint-Laurent, Montréal, et dans plusieurs pharmacies.

Médaille d'argent et médaille d'or  
**1899, RUE NOTRE - DAME**  
En face de l'hôtel Balmoral